
Documents sauvegardés

Lundi 27 mars 2017 à 8 h 34

1 document

EUREKA.CC

Ce document est réservé à l'usage exclusif de l'utilisateur désigné par UQAM et ne peut faire l'objet d'aucune autre utilisation ou diffusion auprès de tiers. • Tous droits réservés • Service fourni par CEDROM-SNi Inc.

Sommaire

Le Devoir

29 janvier 2001

Hitchcock sur scène

3

LE DEVOIR

Nom de la source

Le Devoir

Type de source

Presse • Journaux

Périodicité

Quotidien

Couverture géographique

Provinciale

Provenance

Montréal, Québec, Canada

Lundi 29 janvier 2001

Le Devoir • p. B8 • 424 mots

Hitchcock sur scène

Martin, Andrée

The Birds Le jardin
mécanique Chorégraphie:
Deborah Dunn.

Interprétation: Delia Brett, Bill Coleman, Estelle Claretton, Dean Makarenko. Costumes: Deborah Dunn. Éclairages: Philippe Dupeyroux. À l'Espace Tangente du 25 au 28 janvier dernier.

L'art d'Hitchcock fait couler beaucoup d'encre depuis longtemps et il semble que ce ne soit pas terminé. Cette année, ce n'est pas uniquement du côté du cinéma que l'on retrouve le maître anglais du suspense policier, mais du côté des arts visuels, avec l'exposition au Musée des beaux-arts, et, étrange coïncidence, du côté de la danse. En effet, la fin de semaine dernière, Deborah Dunn, chorégraphe originaire de Vancouver nouvellement installée à Montréal, a présenté *The Birds*, un quatuor complètement délirant, inspiré comme on s'en doute du film du même nom. Ceux qui ont eu la curiosité de se déplacer pour assister à ce spectacle ont eu probablement l'agréable surprise de découvrir une artiste - très peu connue du public montréalais - dont l'imagination, la folie et l'inventivité sont à souligner deux fois plutôt qu'une.

Avec *The Birds*, sa nouvelle création, Deborah Dunn nous donne l'heure juste en ce qui a trait à son style et à sa manière d'aborder et de voir la danse. Loin de tout ce qu'il nous a été donné de voir ces dernières années chez la

Espcae Tangente

Dans *The Birds*, tout le film d'Hitchcock est passé en revue.

majeure partie des chorégraphes montréalais, Deborah Dunn penche, sans l'ombre d'un doute, du côté de la théâtralité et de l'humour; un humour et une théâtralité finement ciselés, aussi proches du jeu que de la pantomime, de la danse que du cinéma.

The Birds s'installe donc comme un regard, sagace, sur l'univers cinématographique d'Hitchcock. De la femme mystérieuse, tailleur et talons aiguilles à l'appui, à l'arrivée puis à l'attaque des oiseaux, en passant par l'heure du thé, pour finalement finir avec la voiture, c'est tout le film d'Hitchcock qui y passe. Dans un même temps, et c'est là toute la finesse de l'art de D. Dunn, elle prend soin et se donne la liberté d'y insérer sa propre fantasmagorie. Le résultat, pure folie, est tout simplement délicieux. Quarante-cinq minutes de plaisir, où le délire a rendez-vous avec la magie, dans une profusion d'idées et de moments, aussi divers qu'étranges et drôles. Ici, une suite de scènes, relevant d'une imagination débridée, se succèdent comme autant de moments impressionnants de justesse et de précision. À ce titre, on s'en voudrait de passer sous silence la scène où les quatre interprètes, D. Brett, B. Coleman, E. Claretton, D. Makarenko - tous

© 2001 Le Devoir. Tous droits réservés. Le présent document est protégé par les lois et conventions internationales sur le droit d'auteur et son utilisation est régie par ces lois et conventions.

PubliC Certificat émis le 27 mars 2017 à UQAM à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

news-20010129-LE-0076

superbes et convaincants - allongés au sol, parviennent à évoquer avec une force incroyable toute une série d'oiseaux différents, uniquement avec leurs mains. Un des tableaux les plus fantaisistes et les plus beaux de toute la pièce.

Outre une fantaisie on ne peut plus agréable, on retrouve dans le langage de cette artiste un clin d'oeil au ballet classique, notamment dans la façon particulière d'insérer des instants narratifs et théâtraux à même des séquences chorégraphiques, une utilisation similaire de la musique - ici les oeuvres puissantes de Stravinski - de même que des empreintes diffuses mais réelles du travail des Ballets russes de Diaghilev. On y décèle aussi une influence certaine de la comédie musicale hollywoodienne, voire des tendances au surréalisme et au dadaïsme, et, bien sûr, une connaissance et un amour, profond, du cinéma. Bref, beaucoup d'influences pour des créations personnelles et originales, confirmées par la présentation, en première partie de spectacle, de trois courtes pièces, dont *Le Jardin mécanique*, une mise en scène imagée d'Adam et Ève au jardin d'Éden.